

près la définition bien connue des scolastiques, la matière première "non est quid, neque quale, neque quantum, neque aliquid aliud per quod res determinatur". Elle n'est pas pourtant le non-être absolu. Le non-être absolu est la contradiction dans les termes, l'union artificielle de deux termes qui s'excluent mutuellement. La matière première, au contraire, n'exclut point la forme. Elle est dite être en tant qu'elle ait relation à la forme (23). C'est grâce à cette relation, par le désir de la forme et par l'aptitude à la recevoir que la matière première est encore de l'être. D'ailleurs, le sujet d'une forme, quelle qu'elle soit, ne peut pas être un rien absolu, le néant. On ne pourrait pas parler d'union de la forme au sujet, car pour unir il faut deux termes. Il est absurde de parler d'union de quelque chose à rien.

La matière première entre, comme partie intrinsèque, dans la substance de l'être engendré. Elle persiste après la corruption de cet être. L'union de la matière et de la forme est une union substantielle. La matière première doit donc être un principe "per se" du devenir (24). Elle exerce une causalité réelle et tient à fait fondamentale dans le devenir.

La privation. La privation se définit par rapport

(23) In I Phys., I, 23, n. 9: "(materia) dici tur ens et unum inquantum est in potentia ad formam".

(24) Ibid., "materia autem primo consideratur subiecta omni formae".

Ibid., n. 2. "...cum quod fit, est et fit ex subiecto et forma; ergo subiectum et forma sunt per se causae et principia omnis eius quod fit secundum naturam".

à la forme (25). La forme est toujours une forme particulière, d'où limitée. La forme de cette statue n'est pas la forme d'une autre statue. La forme de l'animal n'est pas celle d'une plante. Etant donné que la privation s'oppose à la forme, à toute forme correspondra une privation particulière.

La privation au sens propre, est une négation d'une perfection, d'une forme. Contrairement à la matière première, elle n'est pas ordonnée à recevoir une forme. Sa seule relation à la forme est la relation de la négation. L'union de la forme à la matière remplace la privation correspondante.

La privation accompagne la matière première dont elle ne se distingue que selon la raison. Le sujet du devenir présente toujours le double aspect de puissance et de privation. La privation n'est pas pourtant principe du devenir au même titre que la matière.

La pure négation est du non-être, ce qui n'est pas. Le mouvement, lui, est de l'être, est un mode d'être quoique très imparfait. Si la privation était un principe du mouvement au même titre que la matière, c'est-à-dire un principe "per se", il s'ensuivrait que l'être vient "per se" du non-être, ce qui est absurde. Le non-être aurait été alors une cause de l'être. La privation ne peut donc être qu'un principe accidentel du devenir.

(25) Ibid., n. 9: "...est privatio, quae contrariatur formae".
Op. cit., l. 15, n. 4: "Privatio est non ens per se".
Op. cit., l. 15, n. 7: "Privatio nihil aliud [est] quam negatio formae in subiecto, et est extra totum ens."

La forme. La forme est ce par quoi une chose est ce qu'elle est et par quoi elle est telle. La forme détermine et constitue l'être. On distingue les formes substantielles et accidentelles. La forme substantielle détermine l'être spécifiquement. C'est par la forme substantielle que l'homme est homme, qu'un chêne est un chêne.

La détermination spécifique n'est pas suffisante pour poser un être dans l'existence spatio-temporelle. Un être déterminé spécifiquement a besoin, pour exister, de détermination ultérieure. La détermination seconde est l'effet des formes accidentelles, qui, en quelque façon, terminent l'être et l'achèvent. La forme spécifique ou accidentelle est donc ce qui est positif et constructif dans une chose. La forme limite l'indétermination et la puissance de la matière première dans l'être.

L'importance et le rôle de la forme deviennent évidents dans la corruption et dans le changement en général. Tout changement requiert l'acquisition ou la perte d'une forme. On le voit plus particulièrement à l'égard de la

La forme est de l'être et constitue une perfection. Elle est donc un principe "per se" du devenir et exerce une causalité réelle et positive dans le mouvement. C'est la forme qui détermine le sujet en devenir et qui transforme le mobile. Pour cette raison elle est le principe "per se" du de-

venir sans qu'il y ait danger qu'elle se confonde avec l'autre principe "per se", à savoir la matière première.

Nous avons distingué trois principes du mouvement. Deux d'entre eux sont des principes "per se" et de véritables causes qui entrent dans l'être matériel à titre d'éléments constitutifs. Le troisième, la privation, comme contraire à la forme, doit être un principe accidentel. Elle n'exerce pas de causalité proprement dite; elle est néanmoins condition nécessaire du mouvement.

L'opposition entre la forme et la privation est la racine de la relation de contrariété qui est une différence maxime (26). La racine de la contrariété est l'opposition entre la possession et la privation correspondante (27). La voie vers la forme est la voie vers la perfection, la perte d'une forme, la voie vers l'imperfection.

L'opposition de forme et de privation donne toujours au mouvement une direction déterminée et inchangeable. Grâce à elle et plus particulièrement à cause de la perfection intrinsèque de la forme, le mouvement est un véritable changement et possède une portée réelle.

La contrariété ne suffit pas à elle seule pour assurer le mouvement. Un contraire ne peut se transformer

(26) Metaph. I, 4; 1026a3-4. "Il y a aussi une différence maxime, et je l'appelle contrariété".

(27) Ibid., 254-5, "La contrariété première est la possession et la privation".

on l'entre sans être auparavant détruit. Ce qui change devient, pour changer, être annihilé puis reconstitué dans une nouvelle forme. Pour échapper à cette absurdité qui, d'ailleurs, est contredite par l'expérience, il faut poser un sujet permanent qui persiste inchangé à travers tout changement. Pour qu'il puisse remplir son rôle, il faut qu'il n'y ait pas entre lui et les deux autres principes, de relation de contrariété. Le sujet doit être capable de forme aussi bien que de privation. La forme est réellement distincte, tandis que la privation ne se distingue du sujet que selon la raison. La privation qui accompagne la matière première est indéfiniment multiple; il en faut une pour chaque forme. La forme, spécifique ou accidentelle, ne réduit dans le sujet que la privation qui lui correspond. Les autres privations persistent dans le sujet qui reste ainsi capable de changements ultérieurs.

3. Place du troisième livre des Physiques.

"Penser c'est ordonner". L'ordre qu'introduit la raison dans l'état d'un objet doit trouver sa plus parfaite expression dans la science de cet objet.

Les livres des Physiques sont un exposé qui a pour but l'enseignement de la science naturelle. Leur ordre sera commandé par les exigences de l'enseignement qui oblige l'élève à aller de ce qui est plus connu pour nous à ce qui l'est

moins, et par la logique interne de la science qui veut qu'on établisse d'abord les principes fondamentaux pour passer ensuite à l'application de ces principes aux problèmes plus déterminés et plus limités.

Dans le premier livre des Physiques, Aristote trouve les principes de l'être mobile en tant que mobile. Dans le deuxième, il analyse les principes de la science de l'être mobile. Le but de ces deux premiers livres est de jeter les bases nécessaires pour pouvoir entreprendre l'analyse du mouvement lui-même, et des problèmes dont la solution est nécessaire pour l'intelligence du mouvement. Les six derniers livres des Physiques seront consacrés à l'étude de ces questions.

Il faut tout d'abord trouver la définition en, s'il y a lieu les définitions du mouvement en général. Aristote le fait dans le troisième livre. Ce livre apparaît comme le livre central de la Physique. Le philosophe y répond adéquatement à la question fondamentale: "qu'est-ce que c'est que le mouvement?" La réponse à la question est l'objet de la première moitié du livre.

Nous avons déjà souligné que le sujet formel est le même pour tous les livres de la science naturelle. Les conclusions du troisième livre sont aussi généralement valides que celles des deux premiers livres. Les définitions et

les conclusions établies s'appliquent à tout nouveau qu'on rencontre dans le monde matériel.

Si l'extension de l'objet du troisième livre est la même que celle des premiers, il en est autrement de sa compréhension. Dans le premier livre, Aristote étudie les principes de l'être et du devenir (29). L'objet du troisième est d'étudier seulement le devenir. Les conclusions du premier livre concernent l'être et le devenir des choses; celles du troisième, le devenir principalement. Si les derniers concernent l'être des choses, c'est accessoirement, en tant que la mobilité est le mode d'être des corps indissolublement liés à leur matérialité.

La recherche porte sur la nature, il ne s'agit pas de la laisser dans l'ombre, c'est le mouvement: principalement, en effet, et accessoirement, et la nature.

(29) In I Phys., 18, n. 2: "Et notandum est quod hic intendit inquirere principia non solum fieri, sed etiam cessandi".

B.- La définition du mouvement.

I.- Remarques préliminaires.

Aristote commence le troisième livre par l'énumération des conditions du mouvement. Les conditions, qui sont autant de problèmes qu'il étudiera dans la suite, sont: le continu, l'infini qui entre dans la définition du continu (29), le lieu, le vide et le temps. Elles se divisent en deux groupes: le continu et l'infini sont des conditions intrinsèques (30); les autres, des conditions extrinsèques (31).

La brève énumération des conditions du mouvement, renseigne le lecteur sur les problèmes et la matière des livres ultérieurs. On comprend toute son importance quand on la réfère à la première phrase de ce livre:

"Puisque la nature est principe de mouvement et de changement et que notre recherche porte sur la nature, il importe de ne pas laisser dans l'ombre ce qu'est le mouvement; nécessairement, en effet, si on l'ignore, on ignore aussi la nature"
nous dit Aristote.

La connaissance des conditions d'un phénomène est nécessaire à l'intelligence de ce phénomène. Le concept de

(29) In III Phys., l. I, n. 3: "Infinitum autem cadit in definitione Continui".

(30) Ibid., "Motus consequitur infinitum intrinsece".

(31) Ibid., "Quaedam autem consequuntur motum extrinsece, sicut exteriores quaedam mensurae, ut locus, vacuum et tempus".

nature n'est vraiment compris que dans la mesure où l'on comprend le mouvement. La connaissance scientifique du mouvement, à son tour, implique celle de ses conditions.

Parai les problèmes étudiés en philosophie de la nature, celui du mouvement est le plus général. Le problème de ses conditions participe de cette généralité. Comme le mouvement est plus évident pour nous que ses conditions, son problème est premier. Pour cette raison, Aristote se contente à présent d'une courte énumération des conditions du mouvement pour passer tout de suite aux raisonnements qui permettront d'établir la définition du mouvement.

Les conditions générales du mouvement sont plus universelles que les différents genres de mouvement. Il est donc logique qu'elles soient étudiées avant ces derniers.

L'énumération des conditions du mouvement a encore pour effet de limiter ou plutôt de décrire le champ d'étude et d'en donner ainsi une première approximation en excluant tout ce qui n'appartient pas au domaine du continu, du temps et du lieu. Ainsi on trouve exclue de la physique la création au sens théologique du mot, et l'action d'une forme pure sur l'autre c'est-à-dire action métaphysique, bref l'action immatérielle. Encore une fois, les raisonnements se trouvent confinés au monde matériel.

- 12 -

2. Trois divisions qui
permettent de définir le mouvement.

Les conditions du mouvement une fois énumérées, Aristote peut passer à la recherche de la définition du mouvement. Il commence par donner trois divisions: a) celle de l'être en puissance et en acte; b) celle de l'être en dix genres; c) celle du genre relation. Ces divisions sont nécessaires pour situer le mouvement dans l'ensemble de la réalité physique et l'opposer aux autres aspects de cette réalité. Ensuite des distinctions lui seront nécessaires à la définition du mouvement.

La raison humaine est imparfaite. Elle n'atteint pas immédiatement la quiddité des choses. L'intelligence d'une chose est liée à la définition. La définition est le résultat d'un discours qui est propre à notre mode de connaître: la raison procède en composant et en divisant. Dans la définition, le genre, partie potentielle, sera uni à la différence-partie actuelle de la définition. La définition est une notion et toute notion a des parties, à savoir le genre et la différence (32). La définition ne peut en effet, être composée d'un seul nom, car elle doit clairement énumérer les parties qui composent la substance de la chose définie.

(32) In VII Metaph., 19, n. 1460: "Dicit (Aristoteles) quod definitio est quaedam ratio", id est quaedam compositio nominum per rationem ordinata. Unum enim nomen non potest esse definitio, quia definitio oportet quod distincte notificet principia rerum quae concurrunt ad essentiam rei constituentem".

La division en acte et puissance et la division en dix genres suprêmes sont donc prérequisés à la définition du mouvement.

Le mouvement peut être rapporté à la catégorie relation en tant que dans le mouvement il y a toujours une relation entre le moteur et le mobile d'une part, entre le mouvement et ses termes d'autre part (33). La dernière des trois distinctions portera donc sur la catégorie relation ce qui facilitera la compréhension de ce genre. On le divisera en relation selon la quantité et selon l'action (34).

a) Distinction de puissance et d'acte.

Aristote analyse en premier lieu la distinction d'acte et de puissance parce que c'est la distinction la plus générale et la plus fondamentale qui soit. Elle se retrouve dans tout être matériel, mais sa portée excède les limites de la matière. La division d'acte et de puissance est plus générale que celle de matière et de forme. On la retrouve aus-

(33) In III Phys., l. I, n. 6: "Tertia divisio est unius generis entium, scilicet eius quod est ad aliquid. Nam motus aliquo modo ad hoc genus pertinere videtur, inquantum movens refertur ad mobile".

(34) Ibid., "Maxime autem super duo fundatur relatio, quae habet ordinem ad aliud, scilicet super quantitatem et actionem.

si dans les êtres ordés immatériels (35).

A ce stade d'étude, les principes de l'être matériel et ceux de la philosophie naturelle sont déjà connus. Le but poursuivi est, à présent, la définition du mouvement. La logique est la science qui donne les règles de la bonne définition. Aristote raisonne maintenant en philosophe de la nature et conformément aux lois de la logique. Il parlera donc d'acte et de puissance et non pas de matière et de forme, ce qui est avantageux en vue de la définition, ainsi que pour mieux faire comprendre le caractère du mouvement.

L'acte.

a) L'origine du concept.

Nous connaissons et comprenons vraiment un concept ou une notion dans la mesure où nous connaissons sa première imposition, son origine. Il se peut très bien que la première imposition soit différente dans sa signification de la signification finale. Il reste néanmoins qu'il y a entre elles une relation qui a son fondement dans notre mode de connaître d'une part, et dans l'analogie des natures des objets désignés d'autre part. La connaissance de la signification originelle d'un concept est donc tout à fait essentielle, quoique insuffisante par elle-même pour l'intelligence de la signification finale.

(35) Métaphysique XII, 1, 1071a3-4: "Toutes les choses ont les mêmes principes par analogie: par exemple l'acte et la puissance."

Op. cit. IX, 1, 1046a1-2: "La puissance et l'acte s'appliquent même en dehors des cas où l'on se réfère au mouvement".

La notion d'acte fut imposée à partir du mouvement. Tout mouvement est une action. Nous y distinguons un moteur qui agit et un mobile qui pâtit, qui est mû. C'est en comparant ce qui agit à ce qui pâtit que nous nous faisons l'idée de l'acte, de ce qu'il est. De tous les actes, celui qui nous est le plus évident et le mieux connu est l'acte de mouvoir.

Les concepts correspondent à la réalité connue; les mots signifient premièrement ce qui nous est naturellement plus connu. Il n'est pas étrange que le mot acte signifie dans sa première imposition le mouvement (36).

b) Signification du concept.

Dans la première imposition, l'acte signifie l'action limitée et déterminée d'un être matériel. L'action s'exprime dans le mouvement. Elle comporte la mutabilité, elle s'oppose à l'identité dans le temps de la puissance. L'acte quitte la forme. Plus la forme est parfaite, plus l'acte est parfait.

(36) In IX Metaph., l. 8, n. 1805: "Ostendit quid sit ens in actu; et dicit quod hoc nomen actus, quod ponitur ad significandum entelechiam et perfectionem, scilicet formam, et alia hujusmodi, sicut sunt quaecunque operationes, veniunt maxime ex motibus quantum ad originem vocabuli. Cum enim nomina sint signa intelligibilium conceptionum, illa primo imponimus nomina, quae primo intelligimus, licet sint posteriora secundum ordinem naturae. Inter alios autem actus, maxime est nobis notus et apparens motus, qui sensibiliter a nobis videtur. Et ideo ei primo impositum fuit nomen actus, et a motu ad alia derivatum est".

Tout ce qui existe a une certaine forme. Tout être est ainsi en acte plus ou moins parfait. Etant donné que l'acte est lié à la forme, il participe dans sa détermination, dans sa limitation. L'acte est l'expression de la nature qui est forme. Il est tel acte déterminé, différent d'un autre et possédant son caractère propre.

L'acte complète dans l'"extériorisation" de la vertu de la forme. L'acte informe le sujet dans lequel il agit, en lui imprimant une similitude de la forme qui s'exerce à travers cet acte. Ainsi l'acte sera un facteur de diversification dans la nature, et de distinction.

Tout acte matériel est limité et imparfait. Il est limité quant à sa nature et dans sa durée. L'existence du sujet implique habituellement une multitude d'actes différents s'écoulant et la répétition du même acte.

Après avoir parlé de l'acte en général, distinguons deux significations du concept: (37).

1. La première et la plus évidente est l'action informatrice, perfectionnante, telle que décrite plus haut. Aristote le nomme souvent "energeia" ἐνέργεια.

2. La deuxième, plus intrinsèque qui signifie perfection. Dans le monde matériel, c'est la perfection acquise en terme d'une action, d'une "ἐνέργεια". Aristote l'appelle "entelechia" ἐντελέχεια. Il ne s'agit plus ici du devenir mais

(37) Voir aussi: Index Aristotélicien.

d'une perfection stable de l'être.

Dans l'être donné, l'entéléchie est l'effet d'une action. Pourtant, absolument parlant, l'action présuppose l'entéléchie. L'agent agit en tant qu'il a une forme, une entéléchie. Aucune action ne peut perfectionner l'indéterminé par l'imparfait en tant qu'imparfait.

La puissance.

a) L'imposition du terme.

La puissance, comme l'acte, trouve sa première imposition dans le phénomène du mouvement. Elle y est la plus évidente (38).

Sous voyons que le mouvement résulte de l'action d'une chose sur une autre. Cette autre chose se comporte d'une façon opposée à la première: elle subit l'action, pâtit. D'autre part, le moteur qui vient d'agir, était en repos auparavant. On pourrait qu'avant d'agir, le moteur était capable d'agir tout comme le sujet avant de pâtir en était capable.

b) La signification du concept.

La puissance est le principe de l'action et de la passion, bref "[le] principe de changement dans un autre être,

(38) Métaphys. IX., 1, 1045a1-4; "La puissance et l'acte s'appliquent même en dehors des cas où l'en se réfère au mouvement. Mais quand nous aurons traité de cette puissance motrice proprement dite, nous développerons aussi dans nos discussions sur l'acte, les autres sortes de puissances".

ou dans le même être en tant qu'autre" (39). Elle s'oppose à l'impuissance qui est l'incapacité d'agir ou de subir une action. "De plus, à chaque sorte de puissance correspond une impuissance opposée". (40).

Etant donné que la puissance "δύναμις" peut se tenir du côté de l'actif et du côté du passif, il faut bien distinguer deux significations dérivées de ce concept.

1. puissance passive, "la faculté d'être changé en soi par un autre être, ou par soi-même en tant qu'autre" (41). C'est la puissance propre au patient.

2. puissance active, capacité d'agir. Cette sorte de puissance est propre à l'agent (42).

Que ce soit puissance principe de changement ou puissance dans un de ses sens dérivés, puissance dit toujours possibilité. Dans le monde matériel ce sera surtout possibilité du changement. Mais du point de vue plus général: de l'être en tant qu'être, la puissance se présente comme la possibilité d'être.

La puissance de changement implique multitude: d'agent et de patient et de différents états du même être qui change. Elle est aussi relative, l'agent pour agir a besoin du patient; le patient, de l'agent.

(39) Ibid., 411-12; vide op. cit. V, 12, 1019a15-16.

(40) Metaph. V, 12, 1015b19-20.

(41) Ibid., 419-20; vide op. cit. II, 1, 1046a22-25.

(42) Op. cit., II, 1, 1046a28-27.

La puissance est postérieure à l'acte et à la forme (43). L'acte mesure la puissance qui en dépend. Il faut logiquement conclure qu'il n'y a pas de puissance à laquelle ne correspondrait un acte. Ce point est très important pour la compréhension de la solution aristotélicienne du problème du mouvement et de sa théorie de l'ordre dynamique de l'univers. La puissance reflète déjà une première ébauche de la finalité qui gouverne le monde et qui donne la signification et la raison d'être du mouvement.

La puissance nous apparaît comme une propriété inséparable du sujet. En effet, le sujet, sauf le sujet ultime qui, lui, est toujours en puissance passive, est tantôt en puissance active, tantôt en acte (44). L'acte et la puissance qui lui correspond se succèdent dans le même sujet dans le temps. Le même sujet est d'ailleurs à la fois en acte et en puissance parce que même actué par une forme, il est en puissance à une autre. Par exemple, l'homme qui est actué par sa forme spécifique est en puissance à l'art de jouer un instrument ou à l'acquisition d'une science. De même les matériaux de construction qui sont en acte en tant que possédant une nature déterminée, sont en puissance à devenir parties d'une maison.

(43) In II De Anima, l. 6, n. 304: "Actus et operationes sunt priores potentis. Potentia enim, secundum hoc ipsum quod est importat habitudinem quandam ad actum: est enim principium quoddam agendi vel patiendi: unde oportet quod actus ponantur in definitionibus potentiarum. Et si ita habet circa ordinem actus et potentiae, et actibus adhuc sunt priora opposita, idest objecta."

(44) Métaphys. XII., 5, 1071a7-8: "Dans certains cas, la même chose est tantôt en acte, tantôt en puissance, par exemple le vin, la chair, l'homme".

Après avoir parlé de la puissance, il nous reste à élucider la relation entre la notion de puissance et celle de matière première. On peut se demander si ces deux concepts ne s'appliquent pas à la même chose. Il se peut que la puissance et la matière première soient deux aspects de la même chose ou bien qu'elles soient identiques quant à leur signification.

La matière première est en pure puissance, elle existe en puissance. Cependant le concept de matière première implique plus que la puissance. Le rôle propre de la matière première, en raison d'être et ce qui lui convient en propre c'est d'être le sujet ultime, le substrat "ΥΠΟΧΕΙΜΕΝΟΝ" qui devient surtout apparent dans la génération et dans la corruption (45). La puissance est un attribut de la matière première et ne doit pas être confondue avec elle.

L'acte et la puissance sont des concepts en quelque façon complémentaires. En les comparant, en les comprenant mieux, nous nous efforcerons de faire maintenant cette comparaison.

L'acte est le contraire de la puissance. Non pas n'importe quel acte par rapport à n'importe quelle puissance, mais un acte par rapport à la puissance qui lui correspond.

Il s'ensuit que :

a) l'acte et la puissance qui lui correspond sont dans le

(45) De Generatione et Corruptione, I, 4, 320a2,3: "Est matiere, par-dessus tout et au sens fondamental, le sujet, ré-

même genre.

b) il est impossible que quelque chose soit à la fois en acte et en puissance sous le même rapport.

c) la puissance, absolument parlant, est une imperfection. La puissance passive est plus imparfaite que la puissance d'agir.

d) la puissance est postérieure à l'acte et à l'opération.

e) la puissance correspond à l'acte.

f) la puissance passive correspond à la puissance active et vice versa.

g) l'agent et le patient doivent être proportionnés et ordonnés l'un à l'autre.

Les relations que nous venons d'énumérer seront très importantes pour l'explication du mouvement.

b) Les dix catégories.

Les dix genres supérieurs représentent les dix modes d'être irréductibles l'un à l'autre. Tous les êtres finis, toutes formes d'être sont réductibles selon la prédication à l'une de ces catégories. La division en dix catégories est en ce sens exhaustive.

La division n'est pas univoque. Les catégories ne sont pas réductibles, non plus, aux notions universelles

et uniques comme l'être et l'un. La division se fait selon les différents degrés d'être. Les degrés d'être sont caractérisés et se distinguent l'un de l'autre par les degrés différents de perfection et d'indépendance.

La prédication suit la connaissance; la connaissance dépend des modes d'être. Les modes d'être sont proportionnels aux modes de prédication, d'où les dix catégories sont appelées dix prédicaments (46).

Nous avons besoin de catégories pour bien définir une chose (47). Comme nous l'avons déjà dit, la définition doit procéder par genre et différence. La définition essentielle, pour être bonne, doit être faite au moyen d'un prédicat et d'une différence spécifique (48).

De lui-même le mouvement ne constitue pas une catégorie. La division en catégories étant exhaustive, le mouvement doit être réductible à une ou plusieurs catégories existantes. Nous avons déjà dit que le mouvement implique double relation: du moteur au mobile, et du mobile à deux termes. A

- (46) In III Phys., l. 5, n. 15: "secundum est quod esse dividitur in decem predicamenta non univoca, sicut genus in species, sed secundum diversum modum essendi. Nihil autem essendi proportionale sunt modis predicandi... unde et decem genera entium dicuntur decem predicamenta".
- (47) In VII Metaph., l. 12, n. 1542: "Iste enim sunt definitiones verbe, in quibus non est aliud quam primum genus et differentia".
- (48) In II Post. Anal., l. 14, n. 2: "Dicit ergo primo quod cum aliquis vult negotiari, ad definiendum, aliquod totum, id est universale, congruum est ut primo dividat genus in primas partes illius generis, quas sunt indivisibiles secundum species... Omnia enim haec congrua definiuntur, primis divisione generis".

ce point de vue, le mouvement présente une ressemblance avec la catégorie relation. Il n'entre pas cependant dans cette catégorie (49). Voici pourquoi :

1) L'un des deux relatifs peut changer en lui-même, non en tant que relatif, sans que l'autre relatif change en lui-même. Il changera en tant que relatif, mais ce sera un changement accidentel (50). Or, le changement accidentel "est partout et toujours et concerne toutes choses" (51). On ne peut donc pas le classifier.

2) Tout rapport est un relatif et le relatif est une limite. Toute limite est indivisible. Or, l'indivisible ne se meut pas par soi (52). Le mouvement par soi selon l'indivisible n'existe pas. Il s'ensuit qu'il n'y a pas de mouvement selon le relatif. Le mouvement n'entre pas dans cette catégorie.

Il n'y a pas de mouvement hors des choses. Le mouvement a toujours un sujet. Il devra être dans les genres auxquels appartiennent les sujets du mouvement, en tant que mobiles. Nous voyons qu'il y a mouvement selon la quantité, la qualité, le lieu et la substance. On sait d'autre part que ces catégories n'ont pas au-dessus d'elles de catégorie commune à laquelle ils soient réductibles. Pour cette raison, le mouvement ne peut pas être à la fois dans ces gen-

(49) Metaph., XI, 12, 1068a11; "Il n'y en a pas (du mouvement) non plus de la relation".

(50) Ibid., a12-13; "Il est possible, en effet, que si l'un des deux relatifs change, l'autre cesse d'être vrai, bien que n'ayant changé en rien, de sorte que leur mouvement est seulement par accident".

(51) Physique, V.1, 224b27.

(52) Op. cit., VI, 4; "tout ce qui change est nécessairement divisible". 4, 234b10.

res comme le genre est dans ses espèces. Il y est équivoquement dans chaque genre selon son caractère propre.

Dans chaque catégorie il y a des choses qui y sont d'une façon parfaite ou imparfaite comme dans la catégorie substance il y a des substances et la matière première. Cela est possible parce que le genre n'existe pas dans la nature comme une forme déterminée à la façon des formes spécifiques. Le genre n'est que l'expression de communauté analogique des singuliers, qui eux seuls, existent en dehors des concepts. Le concept du genre doit son unité à la faculté d'abstraction de l'intelligence humaine.

Le mouvement est dans les catégories par réduction, de la même manière qu'une chose imparfaite est réduite à la chose à l'état parfait avec laquelle elle présente une analogie (53).

La division du mouvement selon les catégories n'est pas la seule possible. Dans le mouvement selon la substance et la quantité, il y a une distinction de plus à introduire. Dans ces deux catégories il y a deux espèces distinctes de mouvement qui se comparent l'une à l'autre comme le parfait à l'imparfait (54). La division concerne la génération et la

(53) In III Phys., l. I, n. 7: "...motus non [est] propter genera rerum in quibus contingit esse motum;... cum motus sit actus imperfectus; cum autem quod est imperfectum, sub eodem genere cadit cum perfecto, non quidem sicut species sed per reductionem;... necesse est quod motus non sit propter genera rerum in quibus contingit esse motum".

(54) Ibid., "Differunt etiam species motus secundum perfectum et imperfectum in eodem genere".

corruption d'une part, l'augmentation et la diminution d'autre part. On ne divise pas de la même manière le mouvement selon le lieu. La raison de cette distinction semble être la suivante.

Pour qu'il y ait deux mouvements différant spécifiquement, il faut qu'il y ait une différence spécifique produite par le mouvement. Cela arrive quand la forme que le mobile acquiert est spécifiquement différente de celle qu'il possédait au terme initial du mouvement. Dans ce cas le mouvement vers la nouvelle forme sera spécifiquement différent de celui qui va de la forme nouvelle à celle qu'il possédait auparavant. Deux formes spécifiques se distinguent toujours par le niveau différent de perfection. Les deux mouvements qui tendent vers deux formes spécifiques différentes s'opposent comme le parfait à l'imparfait, comme la génération à la corruption.

La condition de la différence spécifique sera réalisée dans le cas où le moindre mouvement dans la catégorie donnée entraînera changement de la forme spécifique. Cela n'est réalisable que si le mouvement selon la forme donnée à l'intérieur de cette forme est impossible, c'est-à-dire quand cette forme n'admettra pas plus ni moins. Les formes substan-

tielles et la quantité discrète répondent à cette condition (55). Il y aura deux espèces de mouvement selon la substance et deux selon la quantité.

Contrairement à la quantité et à la substance, la qualité et le lieu admettent le mouvement dans la même espèce. Leurs espèces sont susceptibles de plus et de moins. Pour cette raison les mouvements dans ces catégories n'impliquent pas nécessairement le passage d'une forme spécifique à une autre. Ainsi il n'y aura pas lieu d'y distinguer deux espèces différentes de mouvement.

c) La division du genre relation.

"On doit appeler relatifs seulement les termes dont l'être se conclut en rien d'autre que d'être affecté d'une certaine relation", dit Aristote (56). Il s'ensuit que la propriété principale du relatif est d'avoir un corrélatif. Le mode d'être du relatif implique au moins une dyade: les corrélatifs.

(55) Aristote, *Catégoriques*, 3b35-40: "Toute substance ne peut pas être dite plus ou moins ce qu'elle est en elle-même; par exemple cette substance-ci, cet homme-ci, ne sera pas plus ou moins homme que lui-même ou que quelque autre homme. Ibid., 3a25: "J'en conclus que la quantité n'est pas susceptible de plus ou de moins".
S. Thomas, II. C. C., ch. 15: "si enim naturae aliquid essentialiter subtrahitur vel additur, iam altera natura erit: sicut et in numeris accidit, in quibus unitas edicta vel subtracta speciem variat".

(56) *Catégoriques*, 3a31-32.

Deux choses peuvent être mises en relation de trois façons différentes. Il peut arriver, par accident que dans les trois cas, deux choses soient les mêmes. Les relations sont les suivantes (57):.

- 1) relation selon le nombre et la quantité, comme le double à la moitié, ce qui contient à ce qui est contenu, ce qui est plus grand quantitativement à ce qui est moindre.
- 2) relation selon l'action et la passion; quand une chose reçoit quelque chose d'une autre ou bien le lui donne.
- 3) relation selon l'être, selon la mensuration de l'être et de la vérité, en tant que l'être d'une chose dépend d'une autre chose comme le mesurable dépend de ce par quoi il est mesuré intrinsèquement. Cette dernière relation est bien celle qui existe entre la forme et la matière, entre l'acte et la puissance. On la retrouve dans le mouvement en tant qu'il est mesuré par la forme. Pour cette raison, la relation selon l'être jouera un rôle important dans l'étude et l'explication du mouvement.

On verra dans la suite que non seulement la dernière relation, mais aussi les deux premières entrent dans le mouvement. Cela deviendra évident à la lumière de l'analyse des définitions du mouvement.

(57) In V Metaph., l. 17, n. 1001: "Ponit ergo tres modos eorum, quae ad aliquid dicuntur: quorum primus est secundum numerum et quantitatem sicut duplum ad dimidium... et continens ad contentum".
Ibid., n. 1002: "Secundus modus est prout aliqua dicuntur ad aliquid secundum actionem et passionem, vel potentiam activam et passivam".
Ibid., n. 1003: "Tertius modus est secundum quod mensurabile dicitur ad mensuram. Accipitur autem hic mensura et mensurabile non secundum quantitatem... sed secundum mensurationem esse et veritatis".

2. L'analyse de la première définition du mouvement.

a) Remarques préliminaires.

La bonne définition, principe de la science, donne l'essence de la chose d'une façon complète sans y rien ajouter ni enlever. La définition du mouvement doit être conforme à cette règle.

Il y a trois différents genres de choses: les choses qui dépendent de la matière seulement selon leur être mais qui n'en dépendent pas selon leur définition; les choses qui dépendent de la matière selon leur être et selon leur définition; les êtres immatériels, indépendants de la matière. Les distinctions naturelles que nous venons d'énumérer se retrouveront dans la division des définitions, et par conséquent, dans la division des sciences. Au premier groupe correspondent les définitions et la science mathématiques; les définitions naturelles et la philosophie de la nature correspondent au second groupe; tandis que les définitions propres à la métaphysique correspondent au troisième groupe.

Les définitions, principes de la science naturelle, doivent donner la qualité des choses matérielles. Or, la qualité de la chose matérielle est composée de matière et de forme. Il s'ensuit que les définitions qui nous font con-

maître la constitution de la quiddité, définissent par matière et forme. Nous pouvons donner comme exemple de ce genre de définitions, l'exemple courant d'Aristote: "l'anneau est une courbe". La définition du mouvement doit être du même genre.

Il est très important de mettre en relief le sens profond et l'importance des définitions adéquates des choses matérielles. Nous tâcherons maintenant de dire quelques mots en guise d'explication, sur les raisons qui ont conduit Aristote à définir les êtres physiques par la matière et la forme.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, le monde matériel, tel que connu par le truchement des sens, présente à première vue, pour sa compréhension, d'insurmontables difficultés. L'observation directe semble conduire fatalement au nihilisme universel d'Héraclite. Cette position est incompatible avec notre mode de penser. Pour comprendre, nous devons tout d'abord fixer l'objet de la pensée. Dans le monde où "tout coule et rien ne s'arrête" ceci est impossible. D'ailleurs la raison, faculté immanente, ne peut s'exercer dans la réalité toujours changeante de la matière pure. Le monde héraclitéen, s'il existait, serait strictement impensable. Mais nous connaissons les choses matérielles. Cela est évident. Nous raisonnons à leur propos, nous les pensons. Même Héraclite le faisait. Il y a donc dans le monde corporel quelque chose de plus que la matière et de très important car, de tou-

la évidence, cet élément est l'objet de notre connaissance.

Jetons un coup d'oeil sur l'histoire de la découverte de cet élément.

Parménide voulait sauver la connaissance intellectuelle du mouvement universel. Il comprenait bien que ce n'est possible que dans la mesure où l'on fonde la connaissance sur un principe stable et certain qui échappe au doute. Il le trouve dans l'idée universelle de l'être. Cette idée lui a paru incompatible avec le multiple formel. Le changement est impossible sans ce multiple. Héraclite fut obligé d'immobiliser les objets de la pensée et de déclarer, par conséquent, le mouvement dépourvu de portée ontologique et de toute valeur pour la connaissance scientifique.

Les Pythagoriciens, plus réalistes, enseignaient que "les êtres matériels existent par imitation des nombres" (58). Platon, à son tour, modifia et développa leur théorie: Les choses matérielles existent, disait-il, par participation aux idées éternelles et immuables qui sont comme des formes exemplaires. Ce sont ces dernières qui sont le véritable objet de la pensée et de la connaissance scientifique. Grâce à leurs propriétés, la science est possible. La matière en elle-même, soumise au flux perpétuel, restait, pour lui, scientifiquement incommensurable.

C'est à Aristote que revient la tâche de réhabili-

(58) In I Metaph., 6, 987b11-12; et oh. 6 passim.

ter la connaissance des choses sensibles et de les élever au rang de sujets de la science de la nature. L'observation et le raisonnement ont convaincu le Stagirite que ce n'est pas le changement seul qui régit le monde matériel. Le mouvement se déroule d'habitude entre deux repos. Le changement s'accomplit dans les êtres déterminés. C'est cette chose-ci qui change et devient autre. Sa détermination qui persiste à travers le changement est quelque chose de stable, de différent de la matière changeante. Autrement, on ne pourrait pas percevoir ni concevoir le changement. Mais alors d'où vient-elle cette détermination? Ce n'est pas de la matière qui est passive et qui se laisse informer de multiple façons. Il y a donc dans les choses sensibles et intelligibles un autre principe constitutif. C'est la forme, dont l'analogue sensible est la configuration, le contour extérieur de l'objet. Cette configuration, Aristote l'appelaient "μορφή".

La forme est immuable et inchangeable en elle-même et satisfait aux conditions d'intelligibilité. Nous pouvons l'intelliger et, par conséquent, il est possible au moyen de la forme, de connaître scientifiquement les espèces des êtres matériels. Il n'existe que la science du monde sensible est possible sans recours à l'apparat des idées. La philosophie de la nature peut être constituée en science autonome. Ses conclusions auront une portée scientifique et participeront à l'universalité due à la science, pourvu que cette science ait comme principe les définitions qui expriment adéquatement

les qualités des choses matérielles.

A la lumière de ce que nous venons de dire, l'importance et la portée des définitions des qualités des choses sensibles par matière et forme devient évidente.

Le sujet formel du troisième livre de la Physique est, comme nous avons dit, le même que celui de toute cette science c'est-à-dire l'être mobile dans toute sa généralité. On y étudie aussi le mouvement dans toute son extension. Les définitions qu'Aristote donne seront valables pour tout mouvement matériel et quelle que soit la catégorie à laquelle le mouvement donné appartienne. Il n'est donc pas étonnant que les définitions devront laisser de côté toutes les particularités propres à tel ou tel genre de mouvement, et ne devront se servir que des termes les plus généraux qu'on trouve dans la philosophie naturelle. Les définitions paraîtront aux yeux de quelques-uns très abstraites, mais d'ores et déjà nous pouvons répondre à cette objection que l'abstraction était voulue et nécessaire. Ou bien il faut se servir des termes aussi généraux que ceux dont Aristote s'est servi, ou bien il faut plusieurs définitions pour définir toutes les catégories de mouvement.

b) Le mouvement est dit acte.

Aristote définit le mouvement: l'acte de l'être en puissance en tant qu'en puissance (59).

La définition n'est pas claire et évidente. Il faut l'expliquer pour la bien comprendre.

Le mouvement tout entier est toujours dans un des quatre genres: substance, qualité, quantité et lieu. Le mouvement est donc différent selon qu'il est dans telle ou telle catégorie. Il a déjà été dit qu'il n'y a pas de genre commun du mouvement. Dans cette situation, la définition étant valide dans tous les cas, les termes acte et puissance signifient tantôt acte substantiel et puissance à être de la matière première, tantôt un acte second et puissance à être tel ou tel accident (60).

A côté de ces différences, il y a aussi des ressemblances. Quel que soit le mouvement, la relation fondamentale reste la même. C'est la relation d'acte et de puissance, de ce qui est parfait à ce qui est imparfait, de ce

(59) In III Phys., l. 2, n. 3: "Philosophus definit motum, dicens quod motus est entelechia, idest actus existens in potentia secundum quod huiusmodi."

(60) S. Albert, In III Phys., tract. I, cap. 2: "Id quod est in potentia dicitur multipliciter: est enim aliquid in potentia ad esse sicut materia... non ad esse simpliciter sed ad esse secundum accidens, sicut id quod potest esse album vel nigrum...
...nec ad esse primum, nec ad esse secundum, quod est accidentale proprie, sed potius ad hoc quod aliquid extra per aliquem modum se habet ad ipsum, sicut est potentia ad ubi vel situm".

qui est déterminé à ce qui est indéterminé, inachevé. La relation d'acte et de puissance est la relation la plus universelle qui soit et transcende par sa portée le domaine du matériel. Quelle que soit la catégorie, elle sera divisible selon l'acte et la puissance qui divisent l'être de la façon la plus fondamentale. Il n'est pas étonnant que la définition fondée sur ce rapport soit générale.

Le mouvement est un état intermédiaire entre puissance et acte, relatif à la fois à ces deux termes. Dans la génération et la corruption, il y a des changements instantanés auxquels on ne peut pas, croyons-nous, appliquer le nom d'état intermédiaire. Néanmoins, la génération d'un être ou sa corruption englobant l'ensemble du processus sont des changements continus qui possèdent le caractère d'état intermédiaire.

Aussi longtemps que le mouvement dure, l'acte que le mobile reçoit n'est pas pleinement réalisé, de même que la puissance n'est pas complètement remplacée par l'acte. Le mouvement conserve tout le long de son existence une double indétermination:

- a) une indétermination par rapport à ses deux termes. Le rapport du mouvement à la puissance et à l'acte est différent de celui de l'acte à la puissance, pris absolument. Le premier est changeant, le deuxième stable.
- b) une indétermination à cause de la puissance dont il ne

s'affranchit qu'après avoir atteint sa fin.

On pourrait nous faire l'objection suivante. Nous percevons les choses grâce à leur figure qui, dans les êtres naturels au moins, dépend de la forme spécifique. C'est la forme spécifique qui fait que la chose est ce qu'elle est et qu'elle a une nature. L'indéterminé ne se distinguerait pas de son entourage, il serait simplement imperceptible. Si le mouvement est un état intermédiaire, indéterminé, il doit être, au moins, difficilement perceptible. Or, le mouvement est ce qui est le plus perceptible. Donc le mouvement ne peut être un état intermédiaire et comporter indétermination.

L'objection est partiellement fondée. Nous ne percevons pas le mouvement lui-même (61). C'est le mobile que nous voyons directement. Le mobile, en tant que sujet, est un être déterminé et conserve à travers le changement sa forme. Le mobile peut alors être distingué des autres êtres, et être observé durant le changement.

Le mouvement, tel qu'il se présente à nos sens, est en réalité une somme des perceptions. Le mouvement d'une bille entre deux points A et B est autre chose que notre perception de ce mouvement. La continuité du mouvement observé est une suite des images immobiles des positions de

(61) Phys. I^{re}, 219b29: "le mouvement est connu par le mobile et le transport par le transporté; en effet, le transporté est un être individuel, le mouvement, non".

la bille dans les points intermédiaires qu'elle a dû traverser. La continuité du mouvement en lui-même est une toute autre chose (62).

Revenons maintenant à la relation d'acte et de puissance. On a dit que le mouvement est intermédiaire entre ces deux principes. Ce qui est intermédiaire entre deux principes centraux est composé de ces principes. Le composé est toujours postérieur aux composants. Il s'ensuit que l'acte et la puissance sont antérieurs au mouvement. Ils peuvent être posés dans la définition du mouvement, en accord avec la règle logique qui veut que ce par quoi on définit essentiellement soit plus général et antérieur selon la nature à ce qu'on définit.

Nous étudierons dans la suite les aspects "acte" et "puissance" du mouvement, conformément à la définition. Mais avant d'aborder ces problèmes, il faut que nous disions quelques mots sur la distinction entre le sujet du mouvement et le mobile.

On a distingué la puissance absolue et la puissance seconde, limitée. Il importe d'analyser maintenant la signification de ce dualisme ainsi que les conséquences qui

(62) Davaillon "Essai sur la Métaphysique d'Aristote", vol. I, p. 410: "Le mouvement lui-même n'est point la réalité, objet de l'expérience; la réalité est le mobile. C'est le mobile qui demeure et qui passe à la fois, identique dans sa substance, changeant dans ses rapports. C'est le mobile qui est l'être sous la double forme de l'immutabilité de l'étendue et de la mutabilité continue du temps".

en adoucissant pour le mouvement.

Nous savons par l'analyse des principes de l'être naturel, que tout changement s'effectue dans un sujet sans lequel il est impossible. Ce sujet doit jouir du caractère de stabilité; il doit, en effet, assurer l'unité et la continuité du mouvement. Dans le cas du blanchissement, par exemple, le sujet de ce mouvement est ce qui dans l'objet blanchit, subalète à l'altération. C'est le sujet prochain d'altération. Si nous soumettons le même objet à la corruption, le sujet prochain du blanchissement disparaît. Mais le mouvement de la corruption aura un sujet à lui, à savoir la matière première.

Tout mouvement, sauf la génération et la corruption radicales, a deux sujets formellement distincts: le sujet prochain et éloigné. Le prochain se distingue en ceci du sujet éloigné qu'il est déjà informé et par conséquent en acte premier. En d'autres mots, il est composé de matière et de forme, il est un corps.

Le fait que le sujet prochain d'un mouvement est antérieurement à ce mouvement, déjà actualisé, cause une limitation de l'aptitude du sujet à recevoir les actes seconds. Ce corps-ci ne peut pas devenir le sujet de n'importe quel mouvement, mais seulement sujet des mouvements vers les formes qui ne s'opposent pas à sa forme c'est-à-dire vers les

formes qui peuvent coexister en lui avec la forme qu'il possède déjà. Le fer, par exemple, est apte à devenir couteau, l'airain, statue, mais de l'eau, on ne peut pas faire une statue. Ainsi, la nature du sujet le prédispose à une sorte de mouvements et l'oppose aux autres. Cela permet, croyons-nous, d'expliquer le phénomène bien connu de l'affinité chimique aussi bien que l'attraction, et la répulsion physiques.

Le mouvement dont est susceptible le sujet prochain, est le mouvement accidentel. La forme que réalise ce mouvement est une forme accidentelle pour son sujet. Le sujet se met vers cette forme, sans que la forme du sujet change, parce qu'il "a" une privation correspondante. S'il en est ainsi, comment définir le mobile et comment le distinguer du sujet, étant donné que le mobile, c'est ce qui se met.

Le mobile est le sujet, plus la privation qui le rend apte à recevoir des formes accidentelles. Le mobile, contrairement au sujet, dit explicitement puissance et relation aux formes que le sujet ne possède pas. Mais ce n'est pas tout. Pour que le sujet devienne mobile, il faut qu'une forme s'introduise en lui effectivement. La seule capacité de recevoir une forme ne suffit pas pour faire d'un corps un mobile. Avant d'être tel, le corps reste un mobile en puissance.

On pourrait objecter que la différence entre le sujet et le mobile est purement verbale car, au fond, c'est une seule et même chose. La privation n'est rien de positif. Or, deux êtres différents se distinguent par quelque chose de positif, par la forme substantielle ou accidentelle. Donc le sujet et le mobile ne se distinguent par rien et sont identiques.

L'objection est vraie en autant que le sujet et le mobile sont véritablement "idem secundum rem", toutefois ils diffèrent par la formalité, ce qui justifie la distinction. Le mobile considéré en lui-même n'est que le sujet. La privation implique néanmoins la forme correspondante, elle relie le sujet, le met en relation déterminée avec un acte, avec une forme appartenant à un autre être. Bref, la privation implique la relation et le multiple. Si on fait abstraction du multiple, on écarte la privation et on réduit le mobile à son sujet. Le mobile est, en dernière analyse, le corps qui change et qui par ce fait même connaît un autre corps qui agit sur lui, et en agissant, produit le mouvement.

La clé de la distinction sujet-mobile est le double aspect de l'objet, son actualité et sa potentialité partielles. L'actualité, à son tour, est l'effet de la composition de matière et de forme du corps et de l'imperfection qui découle de la composition. L'unité de la matière enveloppe l'un des contraires avec la puissance. Le sujet est un et il est deux, il est un dans son être et sa réalité, deux, en

point de vue de la logique et de l'abstraction (63)".

C'est là que gît toute la difficulté de comprendre et d'expliquer le mouvement. C'est à cause du double aspect du mobile que Plokhanev, qui n'est pas parvenu à distinguer ces aspects, fut obligé de dire que, au même instant, le mobile est et n'est pas à la même place.

L'intelligence humaine veut toujours se représenter toute chose à la façon des idées claires et distinctes. Pour les saisir, elle simplifie les problèmes et leur substitue des symboles. Dans le cas du mouvement, il y a une tendance naturelle à immobiliser le mobile et à le considérer comme quelque chose de stable. Cependant, l'observation nous apprend le contraire. Le penseur s'en scandalise et serait plutôt prêt à écarter sans les canons de la logique que de renoncer à son explication du phénomène, ou de ses idées préconçues. C'est le cas de Plokhanev. Il faut souligner que ce qu'il dit sur le mobile n'est pas basé directement sur l'observation, parce que nous percevons le mouvement comme si le mobile occupait à chaque instant une position fixe, mais sur un raisonnement insuffisant.

Le double caractère de l'être matériel, actif et passif, fait qu'il peut être moteur et mobile. Il devient mobile sous l'action d'un moteur, mais en même temps peut devenir un autre corps, c'est-à-dire être lui-même moteur

(63) P. Ravasson, op. cit., vol. I, p. 388.